

WALLONIA

ARCHIVES WALLONNES

D'AUTREFOIS, DE NAGUÈRE & D'AUJOURD'HUI

RECUEIL MENSUEL FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX et G. WILLAME

ET DIRIGÉ PAR

OSCAR COLSON

XV

1907

LIÈGE

BUREAUX : 10, RUE HENKART

LIÈGE

IMP. M. THONE, RUE DE LA COMMUNE, 11. — Téléphone 1814.

1907



Une "Ecole", d'art en Wallonie

Dans ses curieuses Idées sur le Sentiment wallon en peinture, Auguste DONNAY exposait au Congrès de 1905 comment « la Terre » wallonne qui varie infiniment d'aspect, qui est d'aspects *indépendants les uns des autres*, devait nécessairement produire des « artistes indépendants, des artistes libérés les uns des autres quoique vivant sur le même territoire » — et il estimait meilleur qu'il en fût ainsi.

Malgré la très vive sympathie que nous avons pour DONNAY, peintre et penseur, il ne nous est pas possible de partager cette opinion qu'une Ecole puisse être nuisible pour l'artiste.

Il est vrai que nous ne comprenons peut-être pas de la même façon ce terme d'Ecole.

DONNAY la définit : « Une réunion d'individus qui admettent, qui suivent les mêmes règles et se plient à la même discipline d'une façon candide et moutonnière ».

Comprise ainsi, une Ecole ne peut être que funeste, et il est triste de devoir constater qu'à notre époque, à peu près toute espèce d'école, primaire ou moyenne, Université ou Académie, à peu près toute espèce d'enseignement, est conçu dans cet esprit étroit, niveleur, qui vise la production en masse d'honnêtes médiocrités.

En ce sens, nous reconnaissons que DONNAY n'a pas tort de se méfier d'une Ecole.

Mais il serait pourtant paradoxal de vouloir supprimer toutes ces écoles — aussi paradoxal que de vouloir fermer les Musées de peinture, comme le réclamait autrefois COURBET, sous ce même prétexte de la liberté de l'Art.

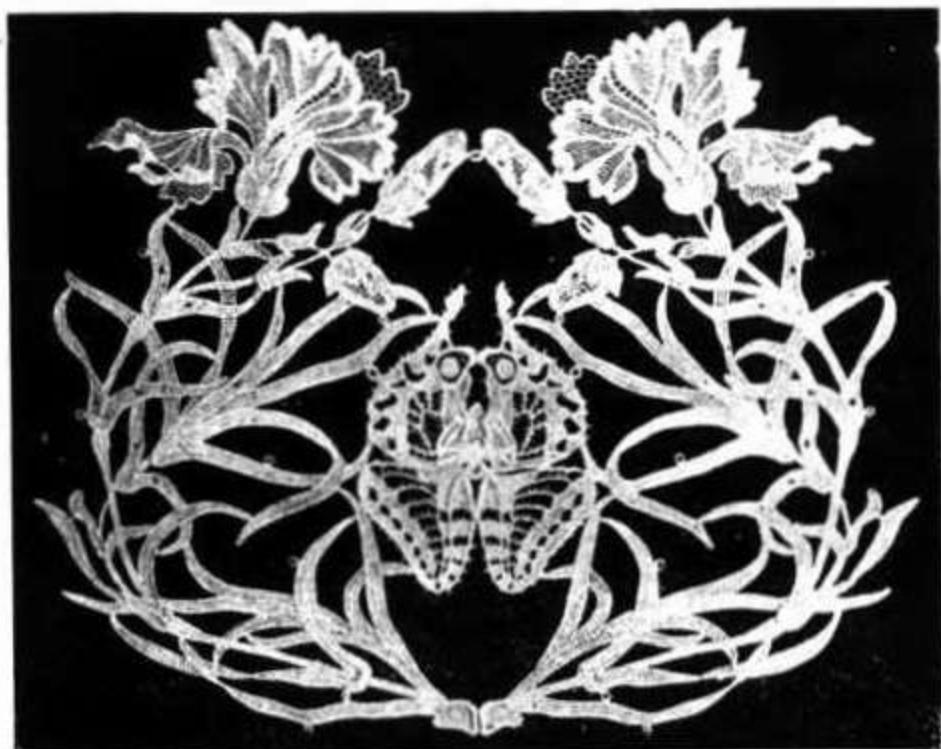
La vérité, c'est qu'ici il ne faut pas détruire, mais améliorer.

L'école — tout endroit où l'on enseigne — sera demain fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui; tout un mouvement interna-



tionnel, de simple bon sens, se dessine vers une éducation générale, plus logique; des principes nouveaux devront s'insérer dans les programmes, et en toute première ligne, celui de la liberté, et pour le maître, et pour l'élève.

Ce sera le plaisir dans l'étude qui sera le moyen d'action, le levier, et non plus le devoir, la contrainte. « On ne travaille bien que dans la joie » avait déjà dit MICHELET.



Ecole de Nancy.

Modèle de broderie.

Victor PAUCÉ et GAUTEUX.

A notre époque, nous avons encore cette conception romaine du *labor* signifiant à la fois peine et travail. Sir John LUTHOCK, de son côté, déclare : « L'important n'est pas tant d'apprendre à chaque élève, mais bien de provoquer chez lui le désir d'apprendre », et ailleurs, ce grand observateur ajoute :

« Aujourd'hui, l'on donne aux enfants cette impression que les maîtres savent tout. Si, au contraire, la grande leçon qui s'imprime dans les jeunes cerveaux était que nous ne savons encore rien de ce que nous devrions savoir, que *l'océan de la vérité est encore là devant nous, quasi inexploré*, cela constituerait probablement un puissant stimulant et plus d'un voudrait entreprendre la noble tâche d'élargir les frontières du savoir humain ».



Victor PAUCÉ.

Étude.

Ecole de Nancy.

Nous croyons donc fermement, qu'au rebours de ce qui est aujourd'hui, l'école de demain deviendra de moins en moins dogmatique, qu'elle se bornera à faciliter à chacun le choix d'une méthode de travail, et que sa principale fonction sera de développer la personnalité de l'enfant, ou de l'artiste.

L'absence de toute École en Wallonie n'est pas une force comme

le pense DONNAY: c'est « la dispersion de l'effort » qu'Albert MOCHEL considère comme une des caractéristiques de notre race. C'est la pire des faiblesses. Aussi, le résultat: la personnalité wallonne n'arrive pas à se dégager, l'art wallon n'existe pas à proprement parler, nos artistes restent désespérément ignorés du public, « dans un splendide isolement », et ils ne parviennent guère, malgré tout leur talent, à la conquête du pain quotidien ! Cette dernière considération, pour prosaïque qu'elle soit, a pourtant son importance.

Non, cent fois non, nous n'admirons pas cette apparente indépendance des artistes wallons !

On pourrait démontrer historiquement l'utilité, la nécessité même d'une École, au sens artistique du mot. Mais il n'est pas besoin d'aller fouiller le passé, ou de rechercher au loin des exemples contemporains.

Voici que des hommes qui nous ressemblent étonnamment, des



Ecole de Nancy. Vase. DAUM.



Ecole de Nancy.

Coupe Hébelle.

EMILE GALLÉ.

voisins presque, des Latins d'avant-garde comme nous, qui ont, comme nous, déjà un peu de ce sentimentalisme germanique uni à la clarté, à l'exubérance françaises, des gens qui habitent, toujours comme nous, un pays varié, de plaines et de montagnes, coupe de larges rivières au bord desquelles d'énormes usines crachent nuit et jour leurs feux et leurs fumées.

Voici donc que les Lorrains ont réalisé l'École de Nancy, dont le renom a déjà conquis le monde; jusqu'au fond des Amériques, chacun connaît les œuvres élégantes et somptueuses des GALLÉ, des PROUVÉ, des MAIORELLE, des DAUM et de vingt autres; les industries de grand art occupent aujourd'hui à Nancy des centaines de cerveaux et de bras.

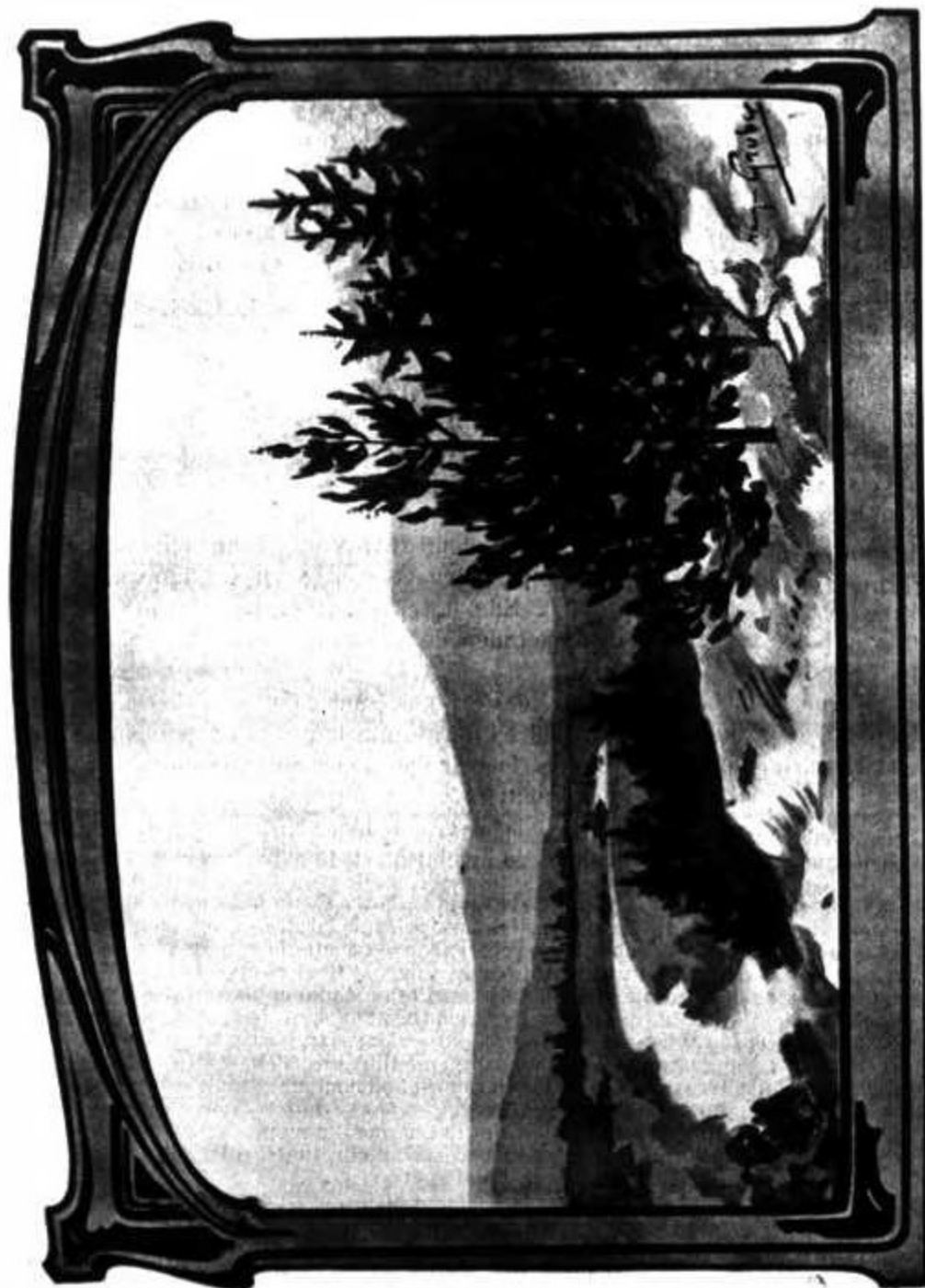
Que pouvons nous mettre en parallèle, nous, Wallons, qui n'exportons que des produits à peine dégrossis, des rails, des poutrelles, du verre à vitre, des feuilles de zinc?

Il suffirait, pour se rendre compte de la vitalité, de l'intensité de ce mouvement, de parcourir les deux Revues qui en sont les organes désintéressés et dévoués, le *Pays Lorrain* et la *Revue Lorraine illustrée*, que fonda naguère et que dirige avec tant de talent notre excellent confrère M. Charles SADOUL (1).

(1) [Il nous est agréable de rendre hommage à l'intelligente initiative et au patriotisme de M. Charles SADOUL. Nous le ferons sans avoir égard à l'aimable et flatteur insistance avec laquelle notre confrère répète qu'il prit tout d'abord, dans son entreprise, notre Revue comme modèle. — car il y a loin des réalisations possibles ici et de celles où il atteignit d'emblée avec une maîtrise évidente. Les deux Revues que l'on vient de citer, l'une folklorique, historique et littéraire, l'autre artistique et s'adressant plus spécialement à l'élite, toutes deux éditées avec un soin remarquable et également lisibles et intéressantes pour toutes les variétés du public attentif, constituent une œuvre exemplaire d'instruction publique et de patriotisme bien entendu. Il suffira de dire que le tirage de ces deux organes atteint d'emblée à plusieurs milliers d'exemplaires pour montrer l'étendue et la profondeur du mouvement dont elles sont l'exact et très attachant écho. Nous ne pouvons nous empêcher de constater qu'en Wallonie, après un temps beaucoup plus long, un organe analogue est loin d'atteindre encore pareille dispersion, bien qu'un même désir de propagande intellectuelle, la vive ambition de favoriser le réveil ou l'éveil régional, soient les mobiles de nos efforts parallèles. Certes, nous le reconnaissons, les efforts dépensés pour assurer chez nous une plus large dispersion à une publication de l'espèce, se trouvent de moins en moins perdus. Mais la lenteur de nos progrès tient incontestablement pour une bonne part au peu de développement de l'intellectualité en Belgique, et spécialement en pays wallon. Nous pensons que le manque de fervente cohésion et pour tout dire d'une conscience commune chez nos artistes, chez nos littérateurs et chez tous nos intellectuels, est pour une grande part dans cette situation dont tout le monde pâtit.]

Au témoignage des Lorrains, l'action de l'École de Nancy est de plus en plus féconde à cet égard. Nous le croyons sans peine. N'est-ce pas notre devise en Belgique, qui nous répète sur tous les tons: «l'Union fait la force»? Or, ce n'est autre chose qu'un sentiment patriotique, uni à une noble conception de l'art dans son essence, qui fait, chez les artistes lorrains, la force de tous et de chacun dans une union librement consentie.

Aussi sommes-nous vivement reconnaissant à M. Charles DIDIER d'avoir insisté auprès de nos artistes sur le bel exemple que leur offrent leurs frères de Lorraine.



Mais laissons parler ces artistes lorrains, laissons-les nous dire eux-mêmes leur programme tel qu'ils le formulèrent en 1903 dans le catalogue de leurs œuvres exposées au Pavillon de Marsan, à Paris :

Le nom d'École de Nancy sert à désigner le groupe des industries artistiques de l'Est de la France et les tendances qui les caractérisent.

Plus particulièrement, c'est aussi une association d'initiative privée, une Alliance provinciale des métiers d'Arts⁽¹⁾. Elle a son siège à Nancy et se propose de développer en Lorraine la prospérité des industries manuelles artistiques. Dès que ses ressources le lui permettront, l'École de Nancy entend donner un enseignement professionnel, des cours d'applications directes à tous les métiers relevant du dessin. Elle a ouvert des conférences d'études, des expositions de travaux d'art. Elle n'attend que les moyens de fonder à Nancy un musée spécial à son œuvre, à l'éducation des ouvriers d'art et du public, une sorte de Conservatoire de ses ouvrages de maîtrise, de ses modèles, de sa tradition.

L'École de Nancy, en effet, et c'est ce qui la distingue heureusement des groupements qui forment habituellement, avec plus ou moins de cohésion, les salons d'art, prétend posséder et mettre en pratique certains principes qui lui sont propres. Elle les a soigneusement formulés, bien qu'elle laisse à ses sociétaires une indépendance absolue dans les applications particulières.

Il subsiste néanmoins, entre ces artistes, sans compter l'air de famille lorraine, assez de liens pour rendre intéressante leur tentative d'exposition collective. D'abord, ils invoquent le principe supérieur de l'unité de l'art, puisque des artistes tels que Prouvé s'y rencontrent avec des industriels, et que lui-même pratique à la fois le grand décor mural humanitaire, la statuaire vibrante, passionnée, et le bibelot d'art. Ils se rattachent d'ailleurs

Le Pays lorrain, revue mensuelle, paraît depuis 1903 en fascicules de 48 ou 64 pages du format de *Wallonia*. Le prix d'abonnement annuel est de 6 fr. pour la France et de 7 fr. pour l'étranger. Un n° : 0 fr. 60.

La Revue Lorraine illustrée, fondée en 1906, est une publication trimestrielle du format in 4° (32,5 x 25,5). Ses livraisons sont d'environ 12 feuilles. Un an : 13 fr.; Etranger, 16 fr. Un n° : 4 fr.

Les deux publications sont abondamment illustrées de vignettes originales, reproductions d'œuvres d'art, planches en noir et en couleurs, etc. — Rédaction et administration : 29, rue des Carmes, Nancy.

Les clichés qui illustrent l'article de M. Charles DIDIER nous ont été obligamment communiqués par M. Charles SADOUL, et sont empruntés à la riche collection de la *Revue Lorraine illustrée*.
N. D. L. R.]

(1) L'École de Nancy, Société fondée le 12 février 1901 et autorisée par arrêté préfectoral, se compose :

1° D'un *Sociétariat* de professionnels, artistes, chefs d'industrie et maîtres de l'enseignement (10 francs de cotisation).

2° De *Membres adhérents* (6 francs au minimum). Les dames sont admises à faire partie de la Société.

3° D'*Associés sans cotisation*, les instituteurs, les ouvriers et les apprentis, les écoles d'art décoratif.



plus ou moins tous a une esthétique forte et sûre, dont la démonstration a été mise de bonne heure en évidence a Nancy, et pratiquée non sans succès depuis un quart de siècle.

Les jeunes en ont éprouvé à leur tour la valeur pratique et se rattachent volontiers, dans une action libre, à un mode rationnel de conception et aux formules stylistes qui proviennent d'une même méthode de composition. Celle-ci n'est, d'ailleurs, qu'un héritage national dans notre pays, amoureux avant tout de clarté, de logique : construction logique en effet, saine, stable, tenant compte des qualités propres à chacun des matériaux employés, et d'une destination nette et bien définie, en vue d'une commodité et d'une durée parfaites.

Mais le point capital, c'est que la charpente solide de son meuble, l'architecture de son vase, et leur précise destination, Nancy a prétendu les vêtir a sa guise, d'une ornementation personnelle. Renonçant tout a coup à jouir en paix des fruits de la reproduction des modèles du XVIII^e siècle et de l'érudition des styles historiques, nos décorateurs, nos faïenciers, verriers, émailleurs, ébénistes, orfèvres, peaussiers, marqueurs, sculpteurs lorrains, se sont vus successivement, depuis trente ans, affranchir bon gré malgré de l'imitation des styles anciens par un principe nouveau, celui de l'observation scientifique des modèles vivants. On a donc étudié à la fois en naturalistes, en décorateurs et en industriels, les vêtements colorés qui, dans la nature, enveloppent tous les êtres en raison d'utilités propres à chacun et du milieu où ils se meuvent. On en a déduit, au bénéfice de nos demeures, des effets neufs, en accord avec les immenses harmonies ambiantes. La fréquentation de la plante ne s'est pas arrêtée aux élégantes stylisations qui, aux Beaux-Arts, vers la fin du XIX^e siècle, semblaient ne récolter parmi la nature que pour faire hommage aux formules du XVI^e siècle.

De la flore lorraine, nous avons tiré des applications à nos métiers. Nous avons cherché à déduire des documents naturels les méthodes, les éléments et le caractère propres à créer un style moderne d'ornementation, un revêtement coloré ou plastique pour les objets et les usages modernes.

Nous ne prétendons certes pas avoir réussi; au moins avons-nous essayé de mettre en évidence, par ce temps de confusion, les principes qui distinguent des autres tentatives récentes, notre style français logique et directement inspiré de la documentation naturelle.

Ce mode selon le bon sens, selon la tradition et la nature, a des avantages sensibles. Il rend au compositeur d'ornements, à l'ouvrier d'art, la clef de ces musées libres du décor vivant, la flore, la faune, confisquées par les Académies. Au lieu de s'en référer péniblement à des modèles anciens qui ne sont trop souvent que des copies de copies, des altérations des géniales adaptations primitives faites par des maîtres d'après des types naturels, le modeleur d'art va droit à la vraie et vive acanthe, ou revient au pissenlit des imagiers du XIV^e siècle.

La peine lamentable d'inventer dans le vide, de faire, d'une grève lavée,



Jacques Guerin.

Platou décoratif (verre gravé).

École de Nancy.

surgir la fleur de l'imagination, fait alors place à un amoureux entrain parmi la surabondance des thèmes inspirateurs.

Ces richesses de documentation, cette chaleur d'excitation poétique nécessaire à la composition décorative, l'artiste assembleur de la ligne et du coloris ne les épuisera jamais. Chaque espèce de plante possède son style ornemental; chaque époque, chaque maître qui a tenté de se l'approprier y a mêlé involontairement quelque chose de soi-même. On sait à présent à quel point le sens de notre Michelet fut divinatoire de l'art d'un Lalique, lorsqu'il conseillait aux joailliers de son temps l'adaptation des parures de l'insecte à nos arts somptuaires. De même peut-on imaginer un mode d'ornementation plus souple et mieux indiqué pour le mobilier, pour les membrures et assemblages de bois, que la végétation même des ligneux, le mode de croissance par jets annelés et cannelés ou par étages architecturaux, et ces incidents décoratifs amenés sans effort, le bourgeon, la corolle, le fruit, l'oiseau, la figure humaine?

Tel est, en résumé, le style naturaliste contemporain qui s'inspire des formes d'art naturelles pour en décorer des constructions établies d'après la destination et le sens commun. Ce mode a rencontré d'ailleurs moins de résistance que d'émulation à le suivre, sans compter l'adhésion raisonnée des esprits les plus sûrs.

* * *

On le voit par ce programme, l'École de Nancy proclame avant tout la liberté. Ses formules ne sont pas étriquées, figées; elles évoluent, elles progressent constamment. GALLÉ, qui fut l'initiateur et l'âme de ce mouvement lorrain, n'était-il pas lui-même le type complet du chercheur infatigable, créant sans cesse du nouveau, des cristaux merveilleux, des meubles, des céramiques, des bijoux; il fut à la fois philosophe et poète, chimiste et botaniste, journaliste, directeur de ses deux cents collaborateurs et ouvriers! Toute cette pléiade d'artistes, qui le suivit avec enthousiasme, varia à l'infini ses procédés, ses moyens de traduire sa conception de la Beauté, dessinant, peignant, sculptant le bois, le marbre, fondant les verres, les métaux, les émaux.

Que l'on critique certaines des productions de l'École de Nancy, soit! Toute œuvre humaine est imparfaite. Mais nul ne pourrait nier qu'il y ait là une École vivante, et même extrêmement vivante, et prospère parce que vivante. Et c'est pour avoir méconnu ces principes de liberté, d'observation directe de la nature, de la vie, que l'École St-Luc en Belgique ne produit vraiment rien qui vaille.

Ce qu'ont fait les Lorrains, pourquoi les Wallons ne pourraient-ils pas le réaliser à leur tour? Seraient-ils au point de vue artistique d'une race inférieure, moins affinée?



Ecole de Nancy.

Meuble. (Sculpture céramite et marqueterie vigne.)

L. MAISONELLE.

Il est vraiment temps que nos artistes descendent de leur tour d'ivoire et secouent ces préjugés hautains de la seule noblesse de la Grande Peinture, de la Grande Sculpture, du Grand Art Indépendant.

Il est vraiment temps qu'ils se pénètrent de cette considération économique que partout le public ira bien flâner devant les kilomètres de toiles exposées aux multiples Salons, et devant les innombrables Vénus, et Diane, et toute cette « vessaille de déesses », — (comme dit Voltaire, sauf votre respect) — mais que ce même public se refusera énergiquement à échanger son bel argent contre ces encombrants chef-d'œuvres.

Nos artistes doivent adopter la méthode des Lorrains, c'est la bonne : qu'ils cherchent à dégager une formule, très large si l'on veut, qui soit en quelque sorte, fondamentale d'un art wallon; qu'ils se fassent industriels, commerçants; qu'ils produisent du beau sous toutes ses formes!

C'est à eux de préparer cette rénovation de l'art « *en tout et pour tous* », dont WILLIAM MORRIS et EMILE GALLÉ ont été les initiateurs.

Ce n'est pas le public qui commencera, le pauvre public qu'on a littéralement stupéfié avec les extravagances de l'art nouveau, et qui, « candide et moutonnier » est retourné aux styles et aux antiquailles.

Mais, dira-t-on, les artistes ne sont pas commerçants; ils ne parviendront pas à s'organiser?...

Que l'on songe pourtant que ce sont de simples ouvriers illettrés, qui ont fondé, avec 3,000 francs, le *Vooruit* de Gand qui fait aujourd'hui un chiffre annuel d'affaires de plusieurs millions!

Au point de vue pratique, comment devraient procéder les artistes wallons?

Une fédération générale? Ce serait absurde, et inefficace; il n'y aurait qu'une société mort-née de plus.

Non; il suffira que *quelques-uns* d'entre-eux s'entendent et aillent installer leurs ateliers de décorateurs, d'ébénistes, de sculpteurs, leurs fours de potiers ou de verriers, etc., dans un endroit salubre et riant, bien choisi, à communications faciles, où ils pourraient vivre très économiquement, (grâce peut-être à la coopération dans leurs services domestiques), où ils pourront faire instruire leurs enfants, où enfin, ils jouiront du bien-être et de la paix indispensable pour penser et « œuvrer ».

Qu'ils essaient donc, qu'ils fondent une vraie Colonie d'artistes, comme l'ont fait WILLIAM MORRIS à Merton-Abbey, CHRISTIANSEN et ses amis à Darmstadt, ou SCHULTZE-NAUMBURG et ses élèves à



Ecole de Nancy.

Sculpture.

Pnoçvé.